Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse

Herausgeber: La Croix-Rouge suisse

Band: 92 (1983)

Heft: 3

Artikel: Le sens de l'angoisse et de la douleur et les problèmes soulevés par leur médicalisation

Autor: Poletti, Rosette

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683048

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une nouvelle directrice à la tête de l'Ecole supérieure d'enseignement infirmier, à Lausanne

Le Conseil de direction de la Croix-Rouge suisse a nommé la nouvelle directrice de l'Ecole supérieure d'enseignement infirmier de la Croix-Rouge suisse, à Lausanne, en la personne de Mme Rosette Poletti, infirmière et Dr ès sciences de l'éducation, actuellement directrice de l'Ecole d'infirmières genevoise Le Bon Secours et chargée de cours à l'Université de Genève. Tout en poursuivant sa charge de cours à l'Université de Genève, Mme Poletti assumera sa nouvelle fonction dès l'été 1984. Elle succédera à Mme Liliane Bergier, qui dirige l'Ecole supérieure de Lausanne depuis 1976 et se retire pour raison d'âge.

L'Ecole supérieure d'enseignement infirmier de la Croix-Rouge suisse compte deux centres de formation: l'un à Zurich, créé en 1950 et dirigé par Mme Ruth Quenzer, l'autre à Lausanne, créé en 1956. Ces deux centres forment annuellement quelque 60 infirmiers et infirmières enseignantes, 30 infirmiers et infirmières-chefs ainsi que 200 infirmiers et infirmières-chefs d'unité de soins.

Nous publions à l'occasion de la nomination de Mme Poletti un texte intitulé «Le sens de l'angoisse et de la douleur et les problèmes soulevés par leur médicalisation», dont elle est l'auteur.

Le sens de l'angoisse et de la douleur et les problèmes soulevés par leur médicalisation

Par Rosette Poletti

Depuis la nuit des temps l'angoisse et la douleur ont accompagné la condition humaine. Quand la Bible nous donne le récit du meurtre d'Abel par Caïn, elle peint une image inoubliable de la puissance du mal. La souffrance est présente, déjà. Elle a été le problème de tous les êtres humains à des degrés divers, elle est encore aujourd'hui le grand problème que nous n'avons pas résolu.

Réalité insupportable, la souffrance a fait l'objet au cours des siècles d'explications variées visant tout particulièrement à lui donner un sens, à lui faire une place parmi les phénomènes humains.

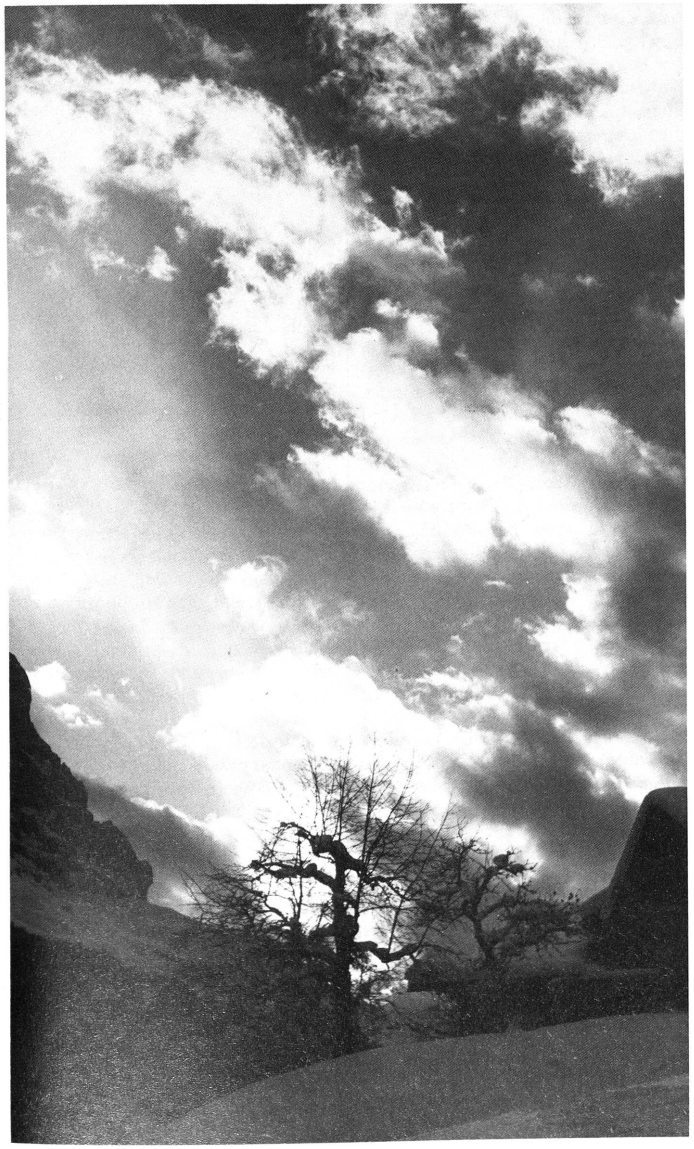
L'homme primitif, qui ne comprenait rien à la biologie et à la physiologie, tentait déjà d'apporter des réponses à la souffrance et à l'angoisse qui est une forme de douleur morale. Pour lui, la souffrance est due à l'action d'une volonté mauvaise, représentée par les «esprits» qui sont les causes des maladies, des accidents, des morts prématurées. C'est grâce au sorcier, à celui qui sait entrer en contact avec les esprits et leur arracher leurs victimes que l'espoir existe pour l'homme primitif. Lorsque ce sorcier est impuissant, il ne reste qu'à s'abandonner à la fatalité.

Dans la civilisation gréco-romaine, la souffrance apparaît, le plus souvent, comme le résultat de la colère ou des jalousies des dieux. Mais à côté de ces dieux et de leurs méfaits, il existe une puissance occulte redoutable, le destin ou la fatalité.

Eschyle (525–456 av. J.-C.) écrit:

«Le destin a ouvert aux hommes les voies de la sagesse en leur donnant pour loi «Souffrir pour comprendre».» (Agamemnon, v. 176)

Zénon, le philosophe (355–620 av. J.-C.) écrit quelques années plus tard que l'homme a la capacité de se dresser avec toutes les énergies de l'esprit divin qui l'anime contre la puissance du destin, il doit tendre à l'impassibilité et vaincre la souffrance par la volonté même qu'il a de ne pas la reconnaître. Zénon exprime ainsi la pensée centrale du stoïcisme.



Tout au long des siècles, la solution visant à vaincre la souffrance en niant son pouvoir a tenté de nombreuses personnes, que ce soit dans les philosophies orientales ou par exemple dans la science chrétienne, secte d'origine américaine dont la fondatrice, Mme Baker-Eddy, disait en substance:

«La souffrance n'est qu'une illusion, il suffit de la nier pour qu'elle disparaisse.»

Nietzsche, lui, voit l'homme comme n'étant pas appelé à supporter la souffrance, mais à en tirer parti par la volonté. Il écrit:

«L'homme, la créature la plus courageuse et la plus exposée à la souffrance, ne nie pas la souffrance; il la veut, il la recherche même dans la présupposition qu'elle a un sens, qu'elle est là pour quelque chose.» [1]

Le christianisme n'apporte pas de réponse claire et spécifique à la question de l'angoisse et de la souffrance. Dans les Évangiles, nous ne trouvons pas de discours sur la souffrance, pas d'explication sur ce problème, pas une ligne. C'est probablement la raison pour laquelle des exégèses aussi nombreuses que variées tentent d'éclairer le problème de la souffrance dans la religion chrétienne. En effet, le message du Christ à propos de la souffrance se trouve dans son attitude et son action par rapport à elle et non dans son discours.

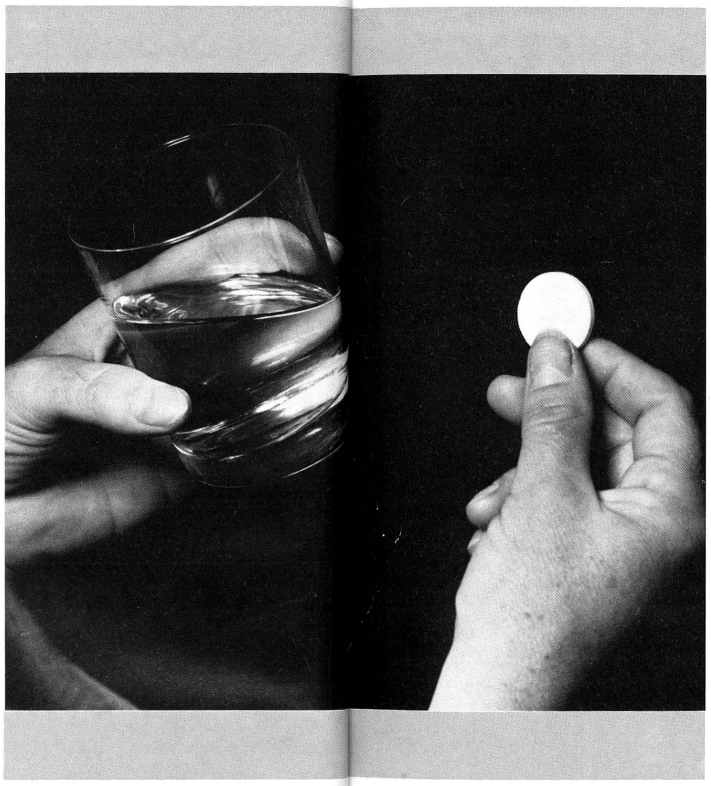
Au cours du développement du christianisme, nous trouvons, entre autres, un romantisme de la souffrance dans certains écrits, tels ceux du Bienheureux Henri Suso (1326–1366):

«La souffrance rend étranger au monde et donne en échange ma fidèle

intimité... La souffrance efface le péché, diminue le purgatoire, repousse les tentations, anéantit les fautes, rénove l'esprit.» [2]
Ou encore plus tard, sous la plume de Mère Agnès Arnauld (ablesse de Port-Royal, le 24 février 1635):
«Autrefois, Dieu promettait les biens de la terre et une longue vie à ceux qui gardaient ses commandements; maintenant, Jésus-Christ ne donne à ses serviteurs que des persécutions et des traverses, afin qu'ils désirent la vie éternelle qui vaut mieux que tout.» [3]
Ce romantisme de la souffrance, qui a amené à toutes les exagérations, à l'excuse de toutes les injustices sociales, qui a été l'un des ferments des systèmes politiques nouveaux de ce dernier siècle.
Seulement voilà, bien que ne disant plus comme Blaise Pascal (1651):
«Considérons la grandeur de nos biens à la grandeur de nos maux»,
ou comme Fénelon (1704):
«Dieu l'a permis, il faut se taire»,
l'homme ou la femme d'aujourd'hui reste avec les mêmes grandes questions, il ou elle reste confrontée au mystère de l'angoisse et de la souffrance.

Durant ces dernières décennies, la science a fait des progrès de géant, la médecine a permis l'allongement de la vie, elle a permis à l'être humain d'aujourd'hui de moins souffrir, physiquement et mentalement. Des antibiotiques aux neuroleptiques, des anxiolytiques aux analgésiques, il est possible aujourd'hui, grâce à la pharmacologie, de calmer l'angoisse, de supprimer la souffrance physique, en bref de permettre à l'être humain d'atteindre un état second où la souffrance physique ou morale ne l'atteint plus.
Il est même possible, grâce au LSD et au DPT administrés à Spring Grove aux Etats-Unis, de mourir dans un état second, tel qu'en témoigne un ouvrage intitulé *The Human Encounter with Death*.
Ainsi, la médecine a étendu ses droits. Elle a remplacé le sorcier, le prêtre, elle a repoussé à l'arrière-plan la théologie et la philosophie, c'est elle maintenant qui dispense le bien-être sur ordonnance, sous forme de pilules en tout genre et de toute couleur.
C'est le médecin aujourd'hui qui va décider si votre angoisse ou votre douleur est assez importante pour justifier de tel ou tel calmant.
Quelqu'un d'autre est à nouveau responsable de notre angoisse et de notre souffrance.
Le questionnement peut diminuer, la responsabilité est assumée en dehors de nous. On peut commencer à parler d'utopies, telles que le droit à la santé ou «la santé pour tous en l'an 2000».
Les grands problèmes posés par la médicalisation de la douleur et de l'angoisse apparaissent alors: il s'agit tout d'abord d'une déresponsabilisation de l'être humain face à son angoisse et à sa souffrance, il s'agit aussi de l'absence de recherche de signification donnée à ces expériences, et finalement, il s'agit de la réduction du mystère de la souffrance, de l'angoisse, et de la mort à des données biologiques.
Il y a quelques semaines, une infirmière racontait comment, dans un grand centre anticancéreux d'un pays voisin, on avait pris l'habitude de «déconnecter» systématiquement, en d'autres termes de donner des analgésiques puissants aux malades en phase terminale qui commençaient à manifester leur angoisse de la mort.
La norme nouvelle, c'est de ne pas souffrir et de ne pas se poser des questions existentielles, et ceux qui désirent rester lucides et vivre ou leur angoisse ou leur douleur, reçoivent bien peu de support et d'encouragement dans leur choix.
Et comment pourrait-il en être autrement, si l'angoisse et la douleur n'ont pas de sens!

Que peut donc signifier aujourd'hui la souffrance en nous et autour de nous?
1. La douleur physique:
peut signifier qu'il existe un problème à résoudre sur le plan physique, physiologique. La douleur physique appelle la réalisation que quelque chose n'est pas en ordre, qu'un problème existe, qu'une solution doit être trouvée. Le mal de dents rappelle à la personne qu'un rendez-vous régulier avec le dentiste est nécessaire. Il peut être intense, cependant, il est identifiable et la solution est connue.
Certaines douleurs physiques n'ont pas cet aspect simple. Pensons aux névralgies du trijumeau, pour lesquelles la cause n'est pas connue et le



traitement pas toujours adéquat. Pensons aussi aux douleurs provoquées par le cancer ou les brûlures graves et qui sont si difficiles à supporter parce qu'incessantes et sans but!
A l'heure actuelle, de nombreux médecins et soignants se réclamant du mouvement «Holistic Health», qu'on pourrait traduire par «santé totale», tentent de trouver une signification à la douleur physique.
Des hypothèses nouvelles, pas toujours acceptées et parfois même rejetées d'emblée, tendent à expliquer comment et pourquoi telle personne «tombe» malade, alors que telle autre résiste. Ces théories sont en relation avec le stress, la quantité et l'intensité de ce stress, le type de système de support auquel la personne peut avoir accès durant ce stress, ainsi que les caractéristiques psychologiques avec lesquelles la personne fait face au stress:
- Est-elle capable de demander l'aide dont elle a besoin?
- Exprime-t-elle ce qu'elle ressent?
- A-t-elle des buts?
- Comment voit-elle sa situation? Avec espoir ou avec un profond découragement? Et puis aussi:
- Quel est son scénario de vie?
- Quels sont les messages qu'elle a perçus dans son environnement concernant la santé et la maladie?
- A-t-elle «le droit», «la permission» d'être en bonne santé?

Les sciences qui forment la base de nos disciplines respectives dans les professions de la santé nous ont équipés pour poser et répondre aux questions telles que: «Quoi?», «Comment?», «Quand?» et «Où?». Par contre, la réponse aux «Pourquoi?» est encore bien souvent inexistante, tout en étant probablement la plus importante. C'est dans cette direction qu'il nous faut aussi chercher aujourd'hui.
Cependant, parler de douleur physique seulement est en fait erroné, car il n'y a jamais qu'une douleur physique, la souffance physique implique toujours une douleur mentale ou morale.
Cette expérience n'est jamais limitée à une seule partie de l'individu. Elle modifie son «être au monde» sur le plan psychologique, par une lente dégradation de la façon dont la personne se perçoit et dont elle perçoit le monde, elle le modifie aussi sur le plan psycho-sociologique en modifiant ses relations avec les autres, avec ses proches, avec son environnement. Elle modifie finalement sa perception du sens de la vie, ou de Dieu.
La souffrance, où qu'elle commence, souffrance physique, souffrance physiologique, souffrance sociale, telle que faim, violence, oppression ou souffrance existentielle et morale, finit toujours par atteindre les autres dimensions de l'être humain. Toute souffrance est multidimensionnelle.
Pour Ronald Melzack, scientiste qui a beaucoup étudié le phénomène de la souffrance [4]:

«La souffrance est une expérience perceptuelle dont la qualité et l'intensité sont influencées par l'histoire unique de l'individu qui souffre, par la signification qu'il donne à la situation qui est à l'origine de cette souffrance et par l'état d'esprit dans lequel il se trouve au moment où il ressent la souffrance. Tous ces facteurs jouent un rôle déterminant dans la manière dont les impulsions nerveuses vont de l'organisme au cerveau et se propagent dans le cerveau lui-même. Ainsi la douleur, la souffrance est fonction de la globalité de l'individu incluant son présent aussi bien que ses pensées, ses peurs et ses espoirs pour le futur.»
La douleur physique dont l'effet est très vite multidimensionnel a donc, entre autres, une fonction de signal d'alarme, elle participe à la défense de l'intégrité physique de l'individu.
Elle peut aussi être un moyen de communication, visant à la défense de l'intégrité psychologique de la personne. Des travailleurs bénévoles de la Main tendue évoquaient, lors d'un séminaire de formation, le cas de cette jeune fille de 15 ans qui se mutilait avec un instrument tranchant chaque fois que ses parents se battaient. Dès que le sang se mettait à couler, les parents cessaient de se battre et concentraient leur énergie sur l'arrêt de l'hémorragie et la conduite de leur fille au Service d'urgence le plus proche.
La souffrance due à la maladie, la douleur physique peut aussi représenter pour la personne la manière d'être au monde la plus appropriée pour elle-même à un moment donné de sa vie. Une personne, qui vivait en décembre dernier des circonstances extrêmement pénibles et qui songeait au suicide, a glissé «par hasard» sur une plaque de verglas et s'est fait une fracture douloureuse et compliquée de la cheville. Ce «problème orthopédique» l'a éloignée de la scène du conflit. Elle a pu trouver d'autres moyens que le suicide pour se sortir de sa situation. La douleur physique qu'elle éprouvait lui a permis de se recentrer sur elle-même et de chercher de l'aide. Cette douleur a été à l'origine d'un mieux-être global pour cette personne.

2. Qu'en est-il de la signification de la souffrance psychologique ou de la souffrance psycho-sociale?
Etre mal dans sa peau, être en deuil, être triste, avoir mal, au niveau des relations avec les autres, être seul, être découragé, cela peut aussi être un signal d'alarme. La difficulté, c'est que le remède est plus difficile à trouver. Notre société accepte le mal-être physique, elle a mis sur pied d'extraordinaires réseaux de prévention, elle a formé des travailleurs de la santé, elle soutient toute tentative de diminuer la souffrance physique. Ce n'est pas pareil sur le pan du mal-être psychologique ou psycho-social. Pour être pris en considération, le mal-être psychologique ou psycho-social doit être médicalisé, étiqueté, il doit entrer dans des normes prévues d'avance. On ne manque pas son travail parce qu'on souffre de la perte de sa relation à la personne la plus importante dans sa vie, on ne manque pas son travail parce qu'on est découragé, seul ou désespéré. Cette souffrance-là doit d'abord être étiquetée différemment. Si elle s'appelle dépression nerveuse ou hépatite virale, alors seulement elle sera prise en considération. Elle aura été médicalisée et, de ce fait, rendue acceptable et normale pour la société.
Qu'est-ce que toutes ces souffrances peuvent avoir comme signification? S'il s'agit d'un signal d'alarme, que veut-il dire?
Il peut vouloir dire qu'on a besoin de l'autre, qu'on a besoin de se dire quelque chose, besoin d'être écouté,

besoin de compter sur l'autre, temporairement. Il peut vouloir dire qu'il y a des choix à faire, des relations douloureuses à rompre, des habitudes de vie à modifier, une croissance à envisager. Tout cela devrait se passer hors du giron de la médecine. Il s'agit de support humain qui peut être apporté par d'autres êtres humains vivant les mêmes problèmes, il s'agit d'écoute, d'information, de formation, de développement personnel.

3. La signification de l'angoisse, de la souffrance morale, spirituelle, existentielle

Là encore, l'augmentation de cette souffrance peut être comprise comme un signal, un stimulus appelant une réflexion, une réorganisation des priorités, une recherche et une croissance.
Toute souffrance, à quelque niveau qu'elle se manifeste, appelle en fait une double démarche. Cette double démarche est illustrée dans les deux attitudes du Christ par rapport à la souffrance dans les Evangiles: l'une soulignant le caractère scandaleux de la souffrance et l'autre cherchant à en montrer le sens possible.
Eric Fuchs, dans son article «L'espérance de l'Evangile et la souffrance» [5] déclare avec force:
«Dieu n'est donc jamais, pour le Nouveau Testament, du côté du mal ou de la souffrance. Souffrir n'est pas un destin auquel l'homme devrait consentir par obéissance à la volonté divine. Le Christ n'appelle pas à la soumission, *mais au combat.* Ce point est capital, car il distingue radicalement l-enseignement chrétien de tout stoïcisme. La souffrance n'est jamais de soi «acceptable» et la vérité n'est jamais de s'y soumettre comme à un destin.»
«Il n'y a aucun bonheur dans la souffrance, sauf pour les masochistes!»
Ainsi, notre tâche est claire: nous devons lutter contre la souffrance sous toutes ses formes physiques, psychologiques, sociales ou morales.
Aujourd'hui, non seulement les théologiens, mais aussi les têtes de file des écoles de psychologie humaniste, soulignent la liberté et la responsabilité de l'être humain dans sa relation à la souffrance.
Il y a des choix que nous faisons ou que nous refusons de faire personnellement et collectivement et qui contribuent à nous précipiter dans la souffrance, il y a des modes de communication qui contribuent à perpétuer la souffrance, des passivités, des préjugés, des injustices qui peuvent être modifiées, d'abord à l'intérieur de nous-mêmes, puis autour de nous.
Ce premier aspect de lutte, de choix à modifier, de changements à accomplir à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes, est l'*un des aspects les plus importants de la signification de la souffrance* et un aspect capital car souvent minimisé.
Mais cet aspect n'est que l'une des facettes du problème de la souffrance et de sa signification. Nous savons tous que de nombreuses souffrances physiques, psychiques, morales et sociales ne peuvent pas être évitées. La souffrance *est* là, présente, elle a pénétré la trame de la vie de la personne, ou du groupe de personnes.
Alors, dans cette situation, il reste encore une possibilité, c'est que cette souffrance devienne l'occasion pour l'être humain de prendre conscience d'un certain nombre de réalités qui lui avaient peut-être échappé jusque-là.
Il n'y a aucun bonheur dans la souffrance cependant, écrit Marc Faessler [6]:
«Si elle échappe au repli du ressassement névrotique, la souffrance traversée se révèle, après coup, modification positive de notre être au monde. La sensibilité, un moment exacerbée à l'excès, retrouve une finesse de perception à l'horizon agrandi. Le goût de l'existence se savoure différemment. Ce qui survient à autrui vous altère selon des consonances jadis inconnues. L'émerveillement s'abreuve à de nouvelles sources.»
En fait, la douleur et l'angoisse peuvent être l'*occasion* d'une plus grande communion avec soi-même, avec les autres et avec Dieu.
Paul Claudel nous le rappelait lorsqu'il disait:
«Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, Il n'est même pas venu pour l'expliquer, Il est venu pour la remplir de sa présence.»
Ainsi, la souffrance appelle toujours et d'abord, chaque fois que c'est possible, une lutte, un combat *contre elle.* Un combat global, tout d'abord humain et personnel, choisi et responsable, assisté par les sciences biologiques et humaines dans la mesure seulement où la personne le souhaite, un combat collectif et de société ensuite visant à l'amélioration des conditions de la vie sous toutes ses formes. Ensuite et *ensuite seulement,* la souffrance appelle la recherche d'un message, d'une signification, d'une plus grande lucidité ou d'une réorganisation du système des valeurs. Ce message dépasse largement le cadre de la science, il se place sur le plan de la philosophie ou de la théologie. Cependant, au-delà et malgré toutes ces tentatives visant à combattre ou à trouver un sens à la souffrance, elle reste parfois un mystère, un mystère et un scandale.
Freddy Klopfenstein le rappelait dans l'éditorial de la *Vie Protestante* au 17 octobre 1980 à l'occasion du tremblement de terre d'El-Asnam:
«Il y a, disait-il, dans le monde un scandale du mal. Cela fait partie des choses non explicables, *il faut le dire simplement,* comme est non explicable la foi, comme est non explicable d'ailleurs pour les athées comme pour les croyants, le fait que le monde soit, plutôt que rien.
Oui, la douleur, l'angoisse, le mal, la mort restent des questions et des problèmes fondamentalement humains, auxquels nulle science ne pourra trouver de réponse ou de remède total et définitif.
C'est avec ces questions sans réponse, avec ces incertitudes que nous pouvons choisir d'aller de l'avant, sachant que d'où qu'elles viennent, sous quelque forme qu'elles se présentent, la douleur et l'angoisse doivent être combattues, puis utilisées, peut-être pour devenir plus humain, plus participant à la vie, plus présent à l'événement, plus concerné par les autres pour cheminer, comme dirait Gabriel Marcel, de l'existence à la capacité d'être.

Rosette Poletti
Avril 1982

[1] *Nietzsche,* Zur Genealogie der Moral, Leipzig 1924.
[2] *Ancelet-Hustache, J.,* Car ils seront consolés, p. 33/34.
[3] *Ancelet-Hustache, J.,* Car ils seront consolés, p. 102.
[4] *Melzack, R.,* The puzzle of pain, New York: Basic Books, 1973, p. 49.
[5] *Faessler, M.,* Affronter la souffrance, Bulletin du Centre protestant d'études, octobre 1979.
[6] *Faessler, M.,* Affronter la souffrance, Bulletin du Centre protestant d'études, octobre 1979, p. 49/50. ■